

Temps Présent 13 Dec. 46.

416

Situation d'André GIDE

par Pierre-Henri SIMON

COMPLÉTANT les travaux plus anciens de Léon-Pierre Quint, de Ramon Fernandez, de René Schwob et de Charles Du Bos, et puisant largement dans la riche information du *Journal*, voici que paraissent, à quelques mois de distance, deux ouvrages considérables consacrés à André Gide. L'un, celui de M. Jean Hytier (1), plus élégant et plus sûr, ayant d'ailleurs pour lui le témoignage du modèle, qui l'a reconnu comme son meilleur portrait. L'autre, celui de M. Paul Archambault (2), plus discursif et plus développé, intelligent et complet, revu des problèmes humains qui surgissent autour de celui qu'un autre critique, M. André Rouveyre, appelle jadis le « contemporain capital ».

La perspective choisie par M. Jean Hytier est suggérée par Gide lui-même, dont il cite en épigraphe une phrase caractéristique : « Le palas de vos exaltés est le seul où il faille se placer pour parler de mon œuvre sagement. » On comprend que Gide ait donné de bon cœur son approbation à une critique qui accepte ainsi l'alibi dont il a toujours voulu se couvrir : l'explication qui le dispense, en somme, de s'expliquer. Si Gide n'est qu'un artiste, qui n'a cherché dans les thèmes de sa pensée ou de sa sensibilité que des prétextes à nourrir l'œuvre, à la faire naître bien conformée, équilibrée, ingénieuse, de quel droit lui demanderait-on compte ou de la valeur de ses jugements moraux, ou du sens de ses hésitations, ou des contradictions mêmes ? L'art seul importe, et il est parfait. Mais, en vérité, l'échappatoire est trop facile ; l'homme qui a écrit, non seulement le *Journal*, mais les *Nourritures terrestres*, *Si le grain ne meurt...*, *Corydon* et le *Voyage au Congo*, ne pourra jamais nous persuader qu'il n'est pas, en fait, une conscience réfléchie sur son propre mystère, une âme anxieuse de son destin et de la signification de la vie, un moraliste en un mot. « Moraliste sans morale », dit, trop sévèrement, M. Edmond Bochet dans ses *Écrivains intelligents du XX^e siècle* (3), mais en revenant à juste titre le droit d'adopter le « critère psychologique et moral » pour un écrivain « qui étale sa vie devant les yeux de ses lecteurs ». L'importance — indéniable certes — de la préoccupation d'art ne dénie rien de la caractéristique substantiellement éthique de l'œuvre.

En fait, M. Jean Hytier ne peut tenir longtemps la mesure : il est constamment amené à glisser des considérations esthétiques aux points de vue moraux, dans l'analyse d'une œuvre qui ne cesse de poser la question de comportement de l'homme devant lui-même, devant le monde et devant Dieu.

Car enfin, quand on nous dit que « la poésie de Gide est une métaphysique du désir qui tente de se transcender dans une métaphysique du déniement, du renoncement et de l'amour », on use, certes, d'une formule excellente, et qui rend compte, dans le style même, d'un très singulier et heureux mélange de ferveur et de mesure, d'enthousiasme hâtif et de domination concertée, mais, surtout, on définit une attitude de l'âme devant le problème de l'existence. Une métaphysique — explique ailleurs M. Jean Hytier — est constituée par un groupe d'affirmations. Celle de Gide paraît résider plutôt dans une série de questions. C'est, pourqu岸 d'ailleurs, il nous familiarise. Au fond, il nous propose moins un monde nouveau que l'accessi-

ble de reluire le nôtre. Autre formule pénétrante, mais qui avertit et définit le moraliste révolté beaucoup plus que l'écrivain classique.

Reconnaissons d'ailleurs que l'intention de jugement esthétique avec laquelle M. Hytier aborde son sujet, le conduit à des vues très pertinentes sur le seul vrai « roman » de Gide, les autres n'étant que des « récits » utilitaires et introspectifs.

Tout différent est le projet de M. Paul Archambault : il écrit, lui, un « essai de biographie et de critique psychologiques », et c'est l'homme intelligent et chercheur, non l'artiste ingénieux et

les valeurs purement formelles du style gidien. Les qualités de la prose lyrique sont bien montrées ; et aussi la place souverainement large de l'ironie dans une œuvre qui signifie souvent le contraire de ce qu'elle a l'air de vouloir dire. Le mécanisme de la création romanesque est précisément dénoncé ; cette manière de faire des personnages avec les virtualités inemployées de soi-même, de

louer qu'il interroge et décrit. Il n'omet aucun trait de ceux qui se rencontrent et se brouillent dans la figure complexe et mobile de ce Janus et de ce Procès.

« Autour nous par ici le cas tragique d'un homme chez qui les personnages ont fini par dévorer la personne : » se demande-t-il. Mais il ne renonce pas à déceler le rythme explicatif de cette pensée qui semble procéder par l'oppo-

le seul vrai « roman » de Gide, les autres n'étant que des « récits » utilitaires et introspectifs.

Tout différent est le projet de M. Paul Archambault : il écrit, lui, un « essai de biographie et de critique psychologiques », et c'est l'homme intelligent et chercheur, non l'artiste ingénieux et

expansive de *l'Immoraliste*. L'ascétisme de la *Porte étroite*, et *Si le grain ne meurt...*, après *Numquid et tu*, et le *Retour de l'U.R.S.S.*, après les *Nouvelles Nourritures*. « Qui prend vis-à-vis de l'œuvre gidiennne un recul suffisant », dit fort bien M. Paul Archambault, voit peu à peu se dessiner : 1° Deux pôles,

entretenus, ce mouvement perpétuel de vibration et d'oscillation bien analysé par M. Paul Archambault, tend à se résoudre, chez l'écrivain vieillissant, en une attitude beaucoup plus simple, constante et pragmatique, accentuée par un positivisme décidé. Depuis la crise de *Numquid et tu...*, c'est-à-dire depuis la fin de l'autre guerre, le Dieu chrétien n'a cessé de perdre du terrain dans la pensée de Gide, que l'influence de l'*Encyclopédie*, de Voltaire, et de Goethe a orientée de plus en plus vers un humanisme purement rationnel et laïque, vers une tranquille morale de la fraternité naturelle et de la sagesse terrestre. Le Christ n'est pas exclu, mais il joue le rôle, en somme très renoué, du prophète d'une religion raisonnable et humanisante, du « Fils de l'Homme » qui aide un Dieu futur à naître dans l'humanité. (Hélas ! la naissance est difficile !)

Cette stabilité enfin conquise dans un naturalisme sans arrière-pensée apparaît fort bien dans *Thésée*. Thésée est quel- qu'un qui a choisi. En face d'Édipe, qui figure l'homme de la souffrance, du mystère et du péché, il est, lui, le héros tranquille et bienfaisant, qui n'a point souci des dieux et joue tout son jeu sur la terre. Certes, il ne refuse pas d'honorer Édipe, mais il le réjette et le récuse : « Si je compare à cet Édipe mon destin, je suis content, je l'ai rem- pli. Derrière moi je laisse la cité d'Athènes... Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconstruiront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai gagné. » La signification solennelle de cette allégorie n'échappe à personne. On sent le testament de Voltaire : « J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage. »

Ailleurs, pourtant, dans son *Journal*, à la date du 18 mai 1940, Gide songeant « à ceux pour qui cette nuit si belle est la dernière », avoue qu'il voudrait prier pour eux ; et il constate que ces mots « prier pour quelqu'un », ne peuvent plus rien dire pour lui. « Mais ajoute-t-il, mon cœur est gonflé d'amour. » Ce cœur gonflé d'amour peut-il, vraiment, laisser dormir, sans rêves, dans le jardin de Candide, celui qui fut un grand aventurier du spirituel ? Qu'il permette, du moins, à ses frères chrétiens de regarder avec respect, sinon avec espoir, cette flamme de charité qui monte encore sur les cendres de sa foi.



André GIDE (Photo Louis Siroestre.)

les tirer de la conscience prodigée, en les détachant de leurs influences pour observer de sang froid, au hasard de l'écriture, ce qu'ils ont de bon et de mauvais. Et c'est ainsi que dans le *Journal* de M. Hytier, on trouve une critique qui est des fois un peu

raison consistante de la thèse et de l'anti-thèse, mais qu'on puisse, pour autant, dire d'objectif, puisque le ne propose jamais de synthèse, même possible. Admettons que le système chrétien de Gide ait été, à l'origine, le fermeur naïf de la morale, mais après la morale,

deux centres de référence ou de force, l'un où se dresse le personnage de *Ménaquid*, l'autre où se dessine le personnage d'*Alissa* ; 2° Un ample mouvement d'oscillation qui, sans cesse, tend à nous ramener d'un des pôles à l'autre ; 3° Un autre mouvement de vibration qui, sur place, à l'intérieur de chaque livre, de chaque problème, reproduit peu ou prou cette oscillation.

Cherchant d'ailleurs à atteindre « les constantes de cet inconnu », M. Archambault découvre en lui une quadruple exigence de sincérité, de liberté et de dépassement ; et il montre les équilibres de ces valeurs en dehors d'une hypothèse de transcendance qui leur donnerait seule une assise et une signification. Par son diagnostic moral rejoint l'analyse esthétique de M. Hytier : les deux auteurs retrouvent bien, à la source de la pensée gidiennne, une « métaphysique du désir », mais du désir pur, sans autre finalité que lui-même, sans option ni limitation de son objet — ce qui la classerait, finalement, dans la grande famille des philosophies nihilistes, puisqu'elle croit trouver Dieu, elle aussi, partout où écartent la vie, la ferveur, l'instinct, l'élan, l'éternel Eros.

Resterait à se demander si les dernières manifestations de l'esprit de Gide, en sa vieillesse goethéenne de septuagénaire alléger et intact, laissent toute valeur à ces conclusions, ne font pas éclater ces définitions où des historiens imprudents tentent d'enfermer ce vivant insaisissable, comme s'il était déjà un illustre mort. Attendu que... (4), le sup- plément au *Journal* (5) pour la période 1930-1942, et surtout ce récit de *Thésée* (6), paraître réussit qu'à parfois les accents du cygne, contiennent des textes capitaux pour l'éclaircir des principaux aspects de sa pensée, son idée de Dieu, sa morale, sa politique.

L'utilisation correcte de ces textes exigerait une ample étude, et je ne puis donner ici qu'une impression, mais fort nette. C'est que le fameux balancement de Gide, ses hésitations, sa perplexité

(1) André Gide (Charlot), 1945.
 (2) *Humanité d'André Gide* (Blond et Gay), 1946.
 (3) *Cronica* (1945).
 (4) *Charlot*, 1942.
 (5) *Quillennaire*, 1948.
 (6) *Quillennaire*, 1948.

P.-Henri SIMON.